

ARMAND CARON

PRÉCURSEUR DE LA HAUTE COUTURE QUÉBÉCOISE

par Christine Godin et Jocelyne Mathieu*

Connaissez-vous le rétro authentique? Les quarante-cinq années de carrière de monsieur Caron, dans la haute couture québécoise, permettent de découvrir le sens esthétique du vêtement. Né en 1923, Armand Caron est le benjamin d'une famille de douze enfants élevés à Saint-Marcel de l'Islet, «dans les terres».

Q – Comment le goût pour la couture vous est-il venu?

Armand Caron – Quand mon père et mes frères partaient dans les chantiers de coupe du bois, ma mère s'occupait toujours à quelque chose; étant seul avec elle, j'apprenais. C'est pour cela que le travail manuel m'attire toujours.

À la campagne, mon plus grand jeu était d'aller dans le grenier avec mon chien pour feuilleter les catalogues de Simpson ou d'Eaton, d'après lesquels je dessinais des modèles.

Q – Votre talent s'est-il manifesté très tôt?

AC – Mon grand plaisir c'était de dessiner. Aussi, les dames venaient voir le petit bonhomme, avec des papiers carbonisés, pour se faire dessiner des modèles de broderie. Je pense que c'était inné. À cinq ans, je pouvais utiliser une machine à coudre.

Le décès du père survient en 1930. À cette époque, la famille ne comprend plus que trois membres. À l'âge de sept ans, monsieur Caron vient s'installer à Québec, accompagné de sa mère et d'un demi-frère. Il poursuit sa formation scolaire jusqu'à la troisième année du cours classique, à Saint-Anne de Beaupré, comme pensionnaire.

Q – Mais qu'est-ce qui vous amène à la couture?

AC – Ne pouvant pas continuer à étudier, faute d'argent, alors à dix-sept ou dix-huit ans, j'allai travailler pour des magasins de «marchandises sèches», entre autres au magasin général d'Audet et Giguère (situé sur la rue Saint-Jean). Je restai là cinq ans, puis comme on vendait des tissus... j'en ai connu très jeune la valeur et la qualité.



Le couturier Armand Caron à l'oeuvre. 1971. (Collection Armand Caron)

Pendant cette période, j'ai fait tous les ans une ou deux robes pour ma mère et aussi pour une dame qui travaillait au magasin.

Q – Qu'est-ce qui a fait que vous êtes devenu couturier pour dames?

AC – Je faisais quand même quelques vêtements à l'occasion pour des amies qui m'encourageaient. Mais j'avais seulement vingt ans et en 1943, faire de la couture pour dames, c'était assez rare. J'aurais

aimé que les gens me disent: «Tu fais quelque chose, tu as le cœur de gagner ta vie». Ce n'était pas les réactions que j'avais, dans ce temps-là.

Chez Audet et Giguère, il y avait une dame qui cousait un peu et elle m'avait proposé de m'associer avec elle pour fonder un commerce. On avait ouvert une boutique: *Armand et Jeannine*, au 45 de la rue Saint-Louis. Après quelques années, je

*Ethnologues



Robe de mariée pour Gisèle Amyot, reine du deuxième carnaval de Québec, 1957. (Collection Armand Caron)



Un modèle de drapé, caractéristique des créations Caron, 1955. (Photo: Léo-E. Déry)

volai de mes propres ailes. J'ai toujours procédé très simplement.

Q – Qui furent vos premières clientes?

AC – D'abord les gens venaient avec un peu de curiosité, pour voir le jeune homme de vingt ans qui faisait de la couture pour dames. C'était assez exceptionnel, plutôt inusité! Puis les dames se le disaient... J'habillais de jeunes femmes qui travaillaient au gouvernement. J'avais même dans ce temps-là, beaucoup de clientes d'origine irlandaise. Cela m'étonnait toujours parce que je ne parlais pas un mot d'anglais à ce moment-là.

Une chose bien agréable aussi, était lorsque j'habillais la mère et plus tard sa fille, lors de son premier bal; là c'était la joie, la fête! Je travaillais pour elle jusqu'à son mariage inclus. Après c'était la maison, les enfants, alors pour quelques années, je la perdais de vue. Au bout de cinq, six ans, je la voyais revenir. Le plus souvent c'était pour se faire plaisir, avoir une petite toilette très simple pour des occasions spéciales.

Q – À quand remonte votre renommée?

AC – Vers l'âge de vingt-huit ans, je pense. Au début, des années 50, il y eut à Montréal le concours Miss cinéma qui s'adressait aux jeunes filles de toute la province. J'avais fait des robes qui furent très remarquées. Cet événement m'avait vraiment lancé.

Les soirées dansantes et les divertissements mondains de l'époque stimulent Armand Caron qui prend plaisir à renouveler les robes du soir de ses amies. Ces toilettes originales le font connaître de la haute société.

Vers 1956-57, Armand Caron devient le couturier de madame Claire Drapeau, épouse du maire de Montréal. Il remplit périodiquement cette fonction prestigieuse pendant dix ans.

Q – Comment vous êtes-vous intégré à Montréal?

AC – En arrivant à Montréal, j'avais trente-trois ans. Je découvrais la grande ville.

C'était un milieu très amusant; comme j'aimais beaucoup fêter, j'allais au 400. Le 400 à Montréal, c'était le rendez-vous des artistes. Puis tout m'arrivait. J'ai rencontré Michelle Tisseyre, puis Marcelle Barthe qui animait l'émission radiophonique: «Lettre à une Canadienne». Ce furent des moments charmants, merveilleux! que je devais à madame Françoise Laporte. Après j'ai habillé les Denise Pelletier, Marjolaine Hébert, Élane Bédard, Denise Filiatrault, Dominique Michel... Rencontrer tous ces gens m'apportait beaucoup de joie dans mon métier et comme personne.

Q – Avec une si importante clientèle, vous n'avez jamais songé à avoir pignon sur rue?

AC – Pas du tout!, avoir une vie sophistiquée m'intéressait plus ou moins. À Montréal, je demeurais dans une toute petite chambre de «tourist room», tenue par des Bretons. Je suis resté chez ces gens-là pendant six ans. La vie d'hôtel était avantageuse. Ce n'était pas trop dispendieux et j'allais travailler chez les clientes. Habi-



Robe de bal, 1950.
(Collection Armand Caron)

tuellement, on m'invitait deux fois par année, passer un mois. On complétait la garde-robe pour la saison et on transformait des vêtements déjà faits. Je voyageais partout: aux États-Unis, à Québec, à Montréal, à Granby, au Lac Saint-Jean et dans la Beauce.

J'avais quand même une vie magnifique. J'étais comme en famille un peu partout. Je voyais grandir les enfants et j'aimais jouer avec eux. J'étais aussi terriblement gâté. J'étais traité comme un roi, sincèrement! J'avais le personnel domestique à ma disposition.

Q – Mais pour la machine à coudre et tout l'équipement, comment est-ce que vous procédiez?

AC – Je travaillais avec peu d'équipement. J'avais mes ciseaux, un fer de maison et une machine à coudre portative. J'étais un bohémien!

Se vêtir, selon Armand Caron, consiste à faire ressortir sa personnalité. Cette conception de la couture permet d'habil-

ler les artistes de la scène, la haute société et de jeunes fonctionnaires.

Q – Chaque vêtement était donc exclusif?

AC – C'était pour moi à la fois un plaisir et une obligation. C'est ce qu'on appelle la haute couture d'ailleurs. Dans la haute couture, on crée le vêtement pour une personne. Je pensais le vêtement de A à Z, en choisissant le tissu et en analysant le caractère de la cliente.

Je me laissais inspirer par le côté agréable de la personne, son côté sensible. La première fois que je rencontrais la dame, j'observais son comportement: sa façon de s'asseoir, sa façon de bouger. À ce moment-là, il s'établissait une connivence.

Q – À vos yeux, de quoi se compose une garde-robe?

AC – Une garde-robe, ce sont des vêtements de base de bon goût avec un choix de tissus de qualité, qui froissent le moins



«Robe de base» présentée à Montréal en 1960.
(Collection Armand Caron)

possible et qui s'agencent très bien. Si vous partez en voyage, vous apportez peu de choses mais vous êtes habillé du matin au soir, en transformant vos vêtements. Par exemple, vous pouvez avoir un tailleur avec un manteau assorti et une robe semi-habillée. À mes débuts, je proposais à mes clientes une robe fourreau de base de couleur foncée: noire ou brune. Avec deux ou trois accessoires, elle se portait décolletée ou fermée.

Je me suis toujours mis à la place de la dame, en pensant que si je me faisais faire un vêtement, j'aimerais le porter longtemps et être bien dedans.

Le 12 octobre 1985, Armand Caron, assisté d'un jeune couturier, Pierre Tremblay, présentait une collection de mode à l'hôtel Hilton de Québec. Cet événement célébrait plus de quarante ans de carrière. ♦

L'entrevue accordée à Cap-aux-Diamants a été réalisée le 19 avril 1988.